

BULLETIN CRITIQUE ET CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

C'est avec joie que nous signalons la publication du *Słownik Lacyń Sredniowiecznej w Polsce* (*Lexicon mediae et infimae Latinitatis Polonorum*), Warszawa, 1953 —, dont nous avons sous les yeux les deux premiers fascicules du tome I : *A-Actor* (XXVI pp. + 140 coll.), *Actoratus-Aequatio* (coll. 141-300). Ils sont édités par les soins de l'Académie des Sciences de Pologne. En tête du premier fascicule, la préface (en polonais et en latin) retrace l'histoire de l'entreprise, puis donne un aperçu des matériaux utilisés ainsi que de la façon dont ils ont été mis en œuvre ; l'*Index librorum operumque excerptorum*, bibliographie des textes dépouillés, donne en outre leur date, un aperçu sommaire de leur nature, l'indication du sigle utilisé pour les citations, la mention, enfin, de l'auteur du dépouillement. Une table des abréviations complète cette introduction. Du dictionnaire lui-même, on louera la typographie claire, l'heureuse disposition des notices : mais ici, déjà, on ne peut en comprendre l'économie qu'en fonction des caractères mêmes de la latinité polonaise. Heureusement, M. Marian Plezia, directeur du Comité de rédaction de l'ouvrage, dans le *Bulletin* (n° 12) publié par le Centre Polonais de Recherches scientifiques de Paris (Académie polonaise des Sciences et des Lettres) a situé l'effort de son pays tant dans le cadre des travaux patronnés par l'*U. A. I.* en vue du futur *Dictionnaire du Latin médiéval* que parmi les autres contributions à la lexicographie latine des pays modernes ; il a ensuite exposé les méthodes de travail qui ont présidé à l'élaboration du présent lexique, et cela avec une simplicité, une sincérité et une clairvoyance qu'apprécieront particulièrement ceux qui, dans les différents comités nationaux du futur *Dictionnaire* ont eu les mêmes ambitions et se sont heurtés aux mêmes difficultés. M. Pl. ne se dissimule pas les imperfections des dépouillements, la qualité inégale des matériaux rassemblés : défauts inhérents, pour ainsi dire, à toutes ces vastes entreprises collectives ; mais si la quantité ne supplée pas à la qualité, elle pallie néanmoins dans une large mesure les lacunes ou les erreurs de tel dépouillement ou de telle édition défectueuse : or,

dans le cas présent, les rédacteurs du *Lexicon* avaient à leur disposition plus de 670.000 fiches ! Parmi les pages excellentes où M. Pl. expose les exigences auxquelles doit répondre un lexique de la latinité médiévale, détachons celles — pour nous particulièrement instructives, — où il explique la disposition adoptée pour les articles du dictionnaire polonais :

Chaque article débute par la rubrique, imprimée toujours dans sa graphie latine classique (ainsi p. ex. *adhaerentia* et non *adherencia*). La plupart des vocables apparaissant au Moyen-Age avec les orthographes les plus diverses, il fallait bien en choisir une : celle justement que le lecteur moyen connaît le mieux par l'usage. Cependant, immédiatement après la rubrique principale, on a porté toutes ses variantes graphiques, trouvées dans nos matériaux, variantes que l'on retrouve également à leur place alphabétique, avec des renvois à la rubrique principale. Enregistrer toutes ces formes nous a paru nécessaire pour deux motifs : d'abord, elles sont quelquefois tellement éloignées de la forme classique habituelle que le lecteur moins averti pourrait ne pas savoir où les chercher ; d'autre part, le rassemblement de tant de cas variés apportera sans doute à l'histoire de l'orthographe médiévale, anarchique à un degré à peine croyable, une contribution des plus instructives. La rubrique principale et ses variantes sont suivies dans certains cas spéciaux d'observations concernant l'étymologie du vocable donné, cela uniquement lorsque celui-ci est très peu connu, et surtout sans rapports avec le latin classique ; ... Suivent les renvois aux lexiques où le vocable est cité ; ... Les autres renvois n'appellent point de commentaires : ils indiquent que le vocable est également connu dans le latin des pays respectifs, mais ne nous renseignent pas sur son acception. Enfin le manque complet de renvois prouve que, jusqu'à nouvel ordre, le mot ne se trouve que dans les sources polonaises. Suit l'article proprement dit, rédigé selon les règles évoquées plus haut. Dans le cas de mots qui se déclinent ou se conjuguent, on groupe au début de l'article tous les exemples illustrant les formes qui se distinguent du paradigme normal, chose qui arrive assez fréquemment. Suivent les acceptions du mot, rédigées en polonais et en latin classique, ceci pour renseigner le lecteur étranger qui s'intéresserait à notre ouvrage. On donne des exemples toutes les fois que l'acception diffère nettement de celle notée dans Forcellini... A côté des diverses acceptions du mot, on a tenu compte le plus largement possible du contexte phraséologique et de la construction grammaticale de chaque exemple. Lorsque la citation du contexte entier risquait de gonfler l'article outre mesure, les rédacteurs, au lieu de citer l'exemple *in extenso*, ont toujours signalé la référence qui permet de le retrouver. Pour les mots appartenant à la même famille (verbes et substantifs issus d'un même radical), on a fréquemment indiqué à l'aide de renvois que le mot appartené à développé des acceptions sensiblement analogues : il suffit de

rappeler *absolvere et absolutio* ; *administrare, administratio* et *administrator* ; ces renvois nous ont d'ailleurs aidé plus d'une fois à établir ou confirmer certaines acceptions inusitées ou incertaines. Toutes les fois que les matériaux y ont suffi, on a porté également les synonymes et les antonymes qui font bien ressortir le sens du mot et, là aussi, on a cité des exemples en abondance. Il nous faut mentionner enfin les gloses en vieux polonais qu'il nous est arrivé de trouver fréquemment dans les sources, en particulier lorsqu'il s'agit de textes juridiques. Comme ces gloses sont une preuve de plus attestant l'acception exacte du vocable, nous tâchons de les reproduire le plus souvent possible...

S'il s'agit de l'ordonnance générale de l'article, nous imprimons d'abord les acceptions connues du latin classique, et celles qui approchent le plus près du sens étymologique du mot, ensuite les acceptions qui en sont dérivées au cours des siècles.

Rappelons également que notre atelier lexicographique a recours dans une large mesure à l'aide des spécialistes dans tous les domaines de l'histoire, ... dans le domaine de l'ancien droit polonais : ... Il nous arrive également de faire appel aux lumières du prof. Aleksander Birkenmajer lorsqu'il s'agit du vocabulaire relevant des sciences exactes (celui de Copernic notamment, ...) à celles du prof. Roman Grodecki, ... s'il s'agit de terminologie économique médiévale, et de bien d'autres parmi nos confrères.

Ajoutons que les collaborateurs du *Lexicon* polonais ont tenu à ce que ses articles donnent « une présentation détaillée de l'aspect syntactique et phraséologique du latin médiéval ». L'article *ad*, par exemple, s'étend sur seize colonnes, où sont relevés, à la suite des rapports de lieu et de temps, des emplois plus particuliers, tels que *arare ad aestivalia* ; *pulsatum est ad vespervas* ; *ad iactum sagittae*, etc. etc. ; on passe ensuite à des constructions où *ad* + accusatif équivalait à un simple accusatif : *necessitate ad id exigente* ; à celles où il indique l'objet après des verbes tels que *accipere, agnoscere, considerare, consulere*, etc. (ou après les substantifs de sens analogue : *consideratio, deliberatio*) et où *ad* + acc. est employé pour le datif : construction que la latinité classique n'a pas ignorée, mais qui prend au moyen âge une extension considérable ; on passe alors à des emplois plus particuliers dont souvent l'analogie avec la syntaxe des prépositions polonaises permet seule de rendre compte ; une dernière rubrique enfin *de locutionibus* aligne des expressions : *ad abundantiam, ad amussim, ... ad effectum, ... ad faciem... ad firmam* (sc. *manum*)... *ad perfectum* (sc. *modum*)... *ad amplius...*, *ad magis* etc., etc., avec renvoi à *abundantia, à amussis, à effectus*, etc. etc. : à quoi on objectera qu'il aurait suffi d'une ligne d'avertissement dans la préface pour que le lecteur aille directement au terme le plus expressif plutôt qu'à la préposition !

Celui qui, en consultant le lexique, n'a d'autre but que d'y trouver la traduction de quelques mots embarrassants n'y perdrait évidemment rien ; mais le faible aperçu que nous donnons ici des matériaux rassemblés à propos d'un mot d'apparence banale fait entrevoir quel bénéfice la connaissance de la syntaxe et de la structure de la langue retirera de la disposition ici adoptée ! De l'impossibilité de concevoir une grammaire du latin médiéval, il ne faudrait pas conclure à la vanité des recherches grammaticales en ce domaine ! La boutade de Traube n'a-t-elle pas contribué à paralyser des études dont les matériaux ici rassemblés font nettement entrevoir les possibilités ? Quant aux résultats, le fait de savoir qu'ils ne valent que pour une aire limitée n'en diminue plus à nos yeux l'importance. Ce qui a été entrepris pour la latinité de Pologne peut l'être demain, et avec les mêmes promesses, pour celles des autres pays.

A ses autres mérites, le *Lexicon* de l'Académie polonaise joint celui d'avoir frayé la voie. Comment ne considérerions-nous pas avec autant de sympathie que d'admiration l'exemple qui nous vient d'un pays particulièrement éprouvé par la dernière guerre, et tout engagé dans un énorme effort de reconstruction matérielle. Que, loin de laisser en veilleuse une entreprise commencée pendant les années de paix, il ait résolu de passer à la phase de réalisation et de publier une œuvre de longue haleine répondant à de strictes exigences scientifiques, le fait est digne d'être enregistré avec confiance par tous ceux qu'inquiète l'avenir des entreprises désintéressées.

Le dernier livre de M. Dag Norberg, *La Poésie latine rythmique du haut moyen-âge* (Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1954 = *Studia Holmensis*, II) est consacré à l'étude de textes qui nous sont en général parvenus sous une forme si corrompue qu'ils posent, à l'éditeur d'abord, à l'historien de la littérature ensuite les problèmes les plus ardues. La plupart ont été publiés dans les *Rhythmi aevi Merovingici et Carolini* des *Monumenta (Poetae latini*, IV, Berlin, 1914-23), mais en dépit de la science et de l'acribie du grand spécialiste de la poésie médiolatine qu'était Karl Strecker, l'édition qu'il en a donnée est en maints endroits peu satisfaisante. Un travail d'émendation s'imposait donc, et a fourni l'occasion de nombreuses observations sur la langue, la structure et la provenance de ces pièces ingrates. N'essayons pas de les résumer : un syllabus aide bien les auditeurs à se remémorer le contenu d'une leçon, il ne remplace pas l'exposé magistral ! A supposer que nous puissions détailler ici les résultats acquis par M. D. N., leur simple nomenclature ne dispenserait pas ceux qu'intéresse directement la poésie rythmique du haut moyen âge de recourir au livre ! Quant aux

autres, les résultats importent bien moins que la méthode et que l'expérience du philologue : ici encore, il faut le voir à l'œuvre ! Entre le conservatisme que M. D. N. a pratiqué jadis (cf. *A. L. M. A.*, XIX, 423 sqq.) — et qu'il pratique encore ici avec bonheur — et l'attitude généralement adoptée dans un ouvrage dont l'objet est, en bonne partie, de proposer et de défendre des corrections, l'antinomie est plus apparente que réelle. Si on veut leur trouver un commun dénominateur, il faudrait parler de respect du texte, à condition de donner au mot son sens profond, qui est « considération ». Ce respect, il se manifestera aussi bien par le refus de publier un texte inintelligible que par le soin apporté à maintenir et à justifier telle précieuse singularité (cf. ici même, p. 14, quand à *amator abstinentiae*, M. D. N. préfère *amator abstinentia* (= — *tiam*) selon un usage dont la latinité contemporaine lui fournit plusieurs exemples). Mais la « leçon du manuscrit » ne doit pas devenir une sorte de tabou ! « L'objectivité scientifique » (car c'est le beau nom dont on couvre cette démission) qui consiste à imprimer délibérément des textes illisibles — et sans l'excuse des exceptionnelles difficultés qu'offre l'interprétation des Rythmes mérovingiens — n'est pas moins condamnable que la suffisance des éditeurs de la vieille école, substituant des tournures correctes et « plus élégantes » à tout ce qui offusquait leur sens du beau latin, avec la même conviction qu'un professeur zélé met à souligner à l'encre rouge les fautes de ses mauvais élèves ! Respecter un texte, M. D. N. nous le rappelle opportunément, c'est le restituer autant que possible dans son authentique teneur, et cela suppose connaissance du parler de l'époque et de la région ; des préceptes de style et de versification auxquels l'auteur a dû se conformer ; recherche des sources où il a puisé son inspiration... Tout cela est très logique et, en principe, fort simple. Dans le concret, ce l'est beaucoup moins, du fait d'abord de l'extrême corruption de la tradition manuscrite, du fait aussi du jeu d'influences contradictoires : vulgarismes ici, hyperurbanismes plus loin. On a, à ce propos, épilogué à perte de vue sur le degré de barbarie et d'ignorance des écrivains de l'époque mérovingienne. M. D. N. nous semble avoir trouvé la formule juste quand il observe (p. 15) que « moins les connaissances de la langue latine étaient profondes, plus on était dépendant des sources littéraires ».

Pour en revenir à l'édition, il est arrivé que M. D. N. ait dû se résigner à publier un passage incompréhensible : du moins est-ce après avoir utilisé tous les moyens dont il disposait. Peut-être aussi faudra-t-il revenir sur telle ou telle interprétation qu'il nous propose ? Pour notre part, dans la strophe

<i>Ymnorum sonus</i>	<i>modulantur clerici</i>
<i>ad aulam regis</i>	<i>et potentes personae;</i>
<i>procul exclusit</i>	<i>saeculares fabulas,</i>
<i>memora divae</i>	<i>epulae splendidae:</i>
<i>flammas exurit</i>	<i>defrenata lingua.</i>

du « Poème de la cour mérovingienne » analysé au chap. IV (pp. 54-59), il nous paraît inutile de considérer *potentes personae* comme un génitif singulier ; il faut le joindre au nominatif pluriel *clerici*. Plutôt que de raccorder *memora* à *personae* en en faisant une « forme hétéroclite » d'adjectif, nous y voyons simplement une altération du substantif *memoria* (sur la chute du *i* « en hiatus » après *r*, cf. les exemples réunis par Svennung, *Kleine Beiträge zur lat. Lautlehre*, p. 17). Dès lors, la strophe se traduit simplement : « Clercs et notables font retentir leurs hymnes à la cour du roi ; le souvenir du splendide repas divin a rejeté au loin les fables séculières... (c.-à-d. que les splendeurs du dogme chrétien ont effacé le prestige des récits mythologiques). Au surplus, plutôt que la cour d'un roi temporel, l'*aula regis* ne désigne-t-elle pas le temple du roi du ciel, l'église ? Nouvelle raison de ne pas mettre sur le même pied *regis* et *potentes personae* : rien à conclure, donc, de la coexistence d'un roi et du maire du palais que serait cette *potens persona*, et rien à tirer de ce passage quant à la date du poème et au milieu dont il est issu !

Ceci illustre bien les difficultés que présente l'interprétation de textes d'une langue aussi incertaine ; mais là-même où l'on croit devoir refuser celle que nous propose M. D. N., on peut encore accueillir la leçon d'une méthode où le sens philologique s'allie à de savants scrupules. Plus spécialement, les lexicographes auront profit à consulter un ouvrage qui jette des lumières sur les mots suivants :

<i>bradium</i> p. 34, n.	<i>nympha</i> <i>ibid.</i>
<i>carpentum</i> (= corps) 80/81	<i>orna</i> 40
<i>ciuis</i> (= <i>ciuitas</i>) 82	<i>propositus</i> (= <i>praepositus</i>) 10
<i>copreus</i> 37	<i>rationalis</i> (= appariteur) 63
<i>dubitare</i> (= redouter) 10	<i>rememoro</i> (— <i>or</i>) 12
<i>fermonsus</i> (= <i>formosus</i>) 10	<i>rudens</i> (= <i>rudis</i>) 40
<i>ftartus</i> 38	<i>saltim</i> (= <i>saltuatim</i>) 35
<i>imbrea</i> 40	<i>speculum</i> (= vue, vision)
<i>imperium</i> (= <i>imperator</i>) 101	<i>staurare</i> (= <i>restaurare</i>) 15
<i>infantia</i> (= les Saints Innocents) 21	<i>sternatus</i> (= <i>stratus</i>) 108
<i>leuua</i> (= lieue) 81	<i>storia</i> (= <i>historia</i>) 8
<i>lympa</i> (l'eau du baptême) 19 et 20, n.	

Ceci sans parler des *orthographica*, des déponentialisations ou du processus inverse (*uenerare*, p. 109), des formes aberrantes (*transcursumus, occisit*, p. 8), des changements de genre (*spineam... honorem*, p. 9) ou de déclinaison (*nec dicendos odios*, p. 58) que l'*Index des mots* n'a pu enregistrer.

Le titre seul de la thèse de M. Alf Uddholm : *Formulae Marculfi, Études sur la langue et le style* (Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1953) dit tout l'intérêt qu'elle présente pour la connaissance du latin du haut moyen âge, ou — selon la terminologie de M. Burger — du roman commun. Aucune étude complète n'en avait été entreprise jusqu'à ce jour, et M. Ud., élève de M. Svennung, a travaillé dans l'esprit de cette école de linguistes scandinaves à laquelle on doit tant de travaux remarquables sur des textes particulièrement riches en singularités grammaticales d'interprétation fort délicate.

L'ouvrage est divisé en deux parties dont la première, relative à la langue, comporte, à la suite d'une introduction (généralités sur le latin mérovingien, phénomènes d'analogie et tendances à la normalisation), des chapitres traitant successivement de l'orthographe et de la phonétique ; de la morphologie des substantifs et adjectifs ; du pronom, du verbe ; de la syntaxe des cas ; des prépositions ; de la syntaxe de l'adjectif, de l'adverbe et du pronom ; de celle du verbe ; des propositions et enfin de la lexicographie.

Quant à la partie relative au style, elle étudie successivement l'influence de la Bible, le style juridique, le style épistolaire, l'ornementation rhétorique, les influences de la langue populaire. Mais, dans la première partie spécialement, ces divisions sont plutôt théoriques, non point que M. Ud. n'ait su observer les limites qu'il s'était assignées, mais du fait que, Marculf échappant constamment aux normes grammaticales de la latinité classique, il est souvent fort embarrassant de déterminer si un fait donné relève de la phonétique ou de la syntaxe, ou de la morphologie, ou si ce n'est pas simplement la paléographie qui est en cause. M. Ud. ne nous parle-t-il pas (p. 47) de graphies « phonétiques » [qui] ne sont, au fond, que les résultats d'une confusion orthographique ? et (p. 62), d'ablatifs en *-m* [qui] ne sont que des accusatifs, prenant les fonctions syntaxiques de certains ablatifs... ce qui ne l'empêche pas (p. 113), à propos de *ad prefato monasterio, ad ipso monasterio*, de parler « d'ablatifs » (les guillemets sont de lui) qu'il voudrait considérer comme des datifs... alors que par ailleurs il cite les statistiques de M. Sas touchant les cas d'accusatifs en *-o* (§ 25 a, p. 61) ! C'est donc à une tâche singulièrement ardue

et souvent décevante que s'est attelé M. Ud., et l'on est mal venu, cela étant, de lui reprocher le manque de clarté de son travail. Il faudra bien en arriver un jour, cependant, parmi la masse d'exemples destinés à établir la « grammaire » du latin mérovingien, à se décider à faire un tri, et à dégager les faits indiscutables de la masse des cas douteux, sujets à interprétation, à hypothèse, à discussion. Ajoutons que la grammaire psychologique, si éclairante lorsqu'il s'agit d'expliquer quelque anomalie syntaxique dans un texte par ailleurs conforme aux règles de la latinité traditionnelle, risque d'introduire un élément de subjectivité dans l'interprétation de textes où les anomalies foisonnent et interfèrent au point de rendre hasardeuse toute tentative d'explication. Est-il bien opportun, p. ex., de parler du « *de* partitif tendant à exprimer le complément direct » ? alors que dans tous les exemples cités (p. 121), il s'agit d'enlever ou de soustraire une partie d'un tout : c. à. d. que *de* y garde son sens habituel ! De *inter* copulatif (p. 126) ou de *inter* introduisant « une apposition spécifiante » (p. 127) là où l'idée de répartition est pourtant toujours apparente ?

C'est avec circonspection, d'ailleurs, que M. Ud. propose d'interpréter comme irréal (§ 92, p. 149) un plus-que-parfait de l'indicatif : *si se non distulisset, non solum res perdere, sed... in vita ipsius eos ordinaveramus insequere* : l'ordre a été effectivement donné ; ce n'est que par suite de la disparition du coupable qu'il n'a été mis que partiellement à exécution. La phrase est au surplus maladroitement agencée et ne cadre guère avec les exemples cités dans Ernout et Thomas, *Syntaxe latine*, 2^{me} éd., p. 383.

Est-on en droit de parler de « génitif du gérondif remplaçant un infinitif » (§ 106, pp. 156-57) puisque ce phénomène est « le résultat d'une division fautive », coupure maladroite ou ponctuation placée mal à propos ? dans *quicquid exinde... elegerint faciendi, liberum in omnibus potiantur arbitrium, faciendi*, manifestement, dépend de *arbitrium* ; le parallélisme avec des formules similaires mais où le gérondif est remplacé par un infinitif tend évidemment à gauchir l'interprétation ; mais le seul cas « où tous les liens avec un substantif, tel que *potestas*, sont rompus » : *quicquid exinde elegerint faciendi, liberam in omnibus habeat potestatem faciendi*, contient précisément une dittographie !

Ceci suffira à montrer sur quel sol mouvant on s'aventure, et combien il serait urgent de faire le point, si l'on ne veut pas s'astreindre à repartir chaque fois de zéro. Et quand nous parlons d'exemples sûrs, nous devons entendre non seulement « dont la lecture n'est pas douteuse » mais surtout « dont l'interprétation ne laisse place à aucune ambiguïté » ! Or, dans le § 21, relatif à *rebus* employé comme nomina-

tif et accusatif pluriels, « l'exemple sûr » s'explique « comme le résultat d'une contamination machinale » ; pour un autre, « il s'agit peut-être d'une assimilation de cas ». Quant à... *et domus multorum igne crematas vel rebus ablatas* (la leçon *rebus ablatis* d'un autre manuscrit a été causée par une assimilation de cas), *rebus* nous paraît y être un ablatif parfaitement normal, attesté par le parallélisme *igne crematas, rebus ablatas* : il ne semble pas impossible que de *auferre* = emporter, enlever, on soit passé au sens de « piller » (cf. la double construction du fr. *amputer* : *a. un membre* ; *a. quelqu'un d'un membre*). Nous restons toujours dans le domaine de l'hypothèse...

Faut-il s'étonner que la conclusion de M. Ud. soit plutôt décevante ? Il a voulu donner une sorte de *satisfecit* à son auteur : « Marculf, nous dit-il, n'était pas si inculte qu'il veut le faire croire dans sa préface... » il avait lu ceci, il connaissait cela... Mais comme l'a fait judicieusement observer M. Dag Norberg¹, « moins les connaissances de la langue latine étaient profondes, plus on était dépendant des sources littéraires ». Celles dont disposait Marculf n'étaient d'ailleurs pas bien nombreuses... Ce qu'on ne saurait trop souligner, c'est la complexité des problèmes posés par la langue des *Formulae*, et le mérite que M. Ud. a eu d'en entreprendre l'élucidation. Ceux qui ont trait à la lexicographie sont, en général, moins embarrassants, bien qu'on relève des confusions de mots (*munimentum* pour *monumentum*, p. ex.), des altérations phonétiques, des phénomènes de recomposition, des formations contaminées, des changements de sens, des mots étrangers, enfin : on en trouvera le détail aux §§ 133-144 (pp. 185-200) ; ajoutons-y le § 77 (pp. 135-138) relatif aux adjectifs et participes substantivés ; les §§ 80-81 (pp. 139-140), concernant les négations et les expressions adverbiales ; c'est dans le chapitre des pronoms que sont étudiés les substituts rhétoriques du pronom personnel (*excellencia vestra, serenitas nostra, almitas vestra*, etc.) (§ 84, pp. 142-143) ; un copieux Index des mots (pp. 243-254) permet de retrouver aisément ce qui, touchant la lexicographie, a été traité sous d'autres rubriques.

Des *Mélanges de Philologie romane offerts à M. Karl Michaëlsson* (Göteborg, 1952), détachons une étude de M. Aebischer sur *Les dénominations du « Carnaval » d'après les chartes italiennes du moyen âge* (pp. 1-10). Elles sont relativement récentes : une seule est antérieure à l'an mille ; les autres sont du XII^e ou du XIII^e siècle. Sur *carnis privium, carnis levamen, carnis laxatio*, latinisations savantes,

1. Dans *La Poésie latine rythmique du haut moyen âge* (Stockholm, Almqvist et Wiksell, s. d. = *Studia latina Holmiensia* II).

M. Aeb. n'insiste guère, préférant s'étendre sur les formes qui reflètent davantage le mot de tous les jours, et auxquelles il est possible d'assigner une aire bien définie. La base *carne levare* domine à Gênes et dans toute la plaine du Pô, d'une part ; dans la Romagne et en Emilie d'autre part ; tandis que *carne laxare*, moins ancien, semble-t-il (sans doute un provincialisme toscan), après s'être infiltré en Vénétie et en Ombrie, est en continuelle régression. Des anthroponymes au témoignage desquels M. Aeb. a fréquemment recours, nous n'avons pas à parler ici ; mentionnons seulement les termes latins pour lesquels on se référera utilement au présent article :

outre *carnelevare*, attesté à Subiaco en 965, on trouve :

<i>carnelevaris</i> , -e (Imola, 1110)	<i>carnilevarium</i> (Farfa, XIII ^e s.)
<i>carnelevale</i> } (Ravenne, dernier tiers du XII ^e s.)	<i>carnevale</i> (Crémone, 1142 ; Lodi, 1191)
<i>carnilevale</i> }	
<i>carnelevarium</i> (dès 1160)	<i>carnelasciare</i> (Sienne, 1193)
	<i>carlaxare</i> (Monselice, 1171)

Les latinistes ne devront pas négliger, dans le même recueil (pp. 149-165) la contribution de M. Paul Falk : *Deux noms gallo-romains de l'écureuil*, bordasse et spirou, « vestiges des plus anciens noms pré-romans » de l'animal ainsi appelé à cause de sa ressemblance avec le fuseau. « Un de ces noms, *pir-* + suffixe fait allusion au mouvement giratoire du fuseau (base *pir*) ; l'autre, *bord-* + suffixe rappelle que les plus anciens fuseaux étaient faits en jonc (gaul. *borda* = jonc) ». Écartant l'étymon **burd-*, onomatopée dont on a voulu faire dériver *burdo* (= toupie), M. F. souligne la parenté de *borda* avec bourdon, bâton creux.

Quant à *spirou*, on le trouve chez Vincent de Beauvais sous la forme *pirolus* ; chez Albert le Grand aussi, qui ajoute : *quod alio nomine spiryolus vocatur* ; trois textes des *Althochdeutschen Glossen* (éd. E. Steinmeyer et E. Sievers), qui remonteraient au XII^e s., donnent *spiro-lus*, *spiriolus*, *speriolinus* ; Alexandre Neckam (*De nominibus utensilium*, éd. Scheler, p. 39) écrit *experiolus*, et Jean de Garlande, dans son *Dictionarius*, *esperiolus*.

Dans le même recueil encore (pp. 451-456), M. Emanuel Svenberg, sous le titre de *Glanures romanes dans les Lunaria latins*, traite de la langue et de la lexicographie, non point, à la vérité, des textes auxquels il avait consacré sa thèse : *De latinska Lunaria, Text och Studier* (Göteborg, 1936), et qu'il dénomme à présent *Hemerologia*, mais d'une autre variété de calendriers astrologiques, les *Zodiologia latina* dont il s'apprête à publier les textes jusqu'à présent inédits. Les ma-

nuscrits datent du IX^e au XVI^e s., mais leur langue, riche en vulgarnismes, porte nettement l'empreinte de l'époque mérovingienne. Elle avait déjà retenu l'attention de Max Niedermann (*Gnomon*, XVI, 1940, pp. 223-229) ; M. Sv. en donne quelques spécimens, puis relève quelques termes rares ou peu connus : *circator* (*multis regionibus* —), à rapprocher de *multos regiones circuibit* ; *collare* (ou *colare*) (*de portu*, mais aussi employé absolument) = quitter un port avec un navire ; *commodari* = s'amender, se ranger ; *cusire* = coudre (cf. it. *cucire*) ; *factura* = visage ; *firmare* (*mulierem*) = se fiancer ; *in ore* = *in hora* ; *incontrare* = rencontrer ; *infortuna* = malheur ; *placitum* = procès ; *scrimare* = se battre.

Enfin, M. Harold Hagendahl (*Contributions aux Comediae elegiacae du moyen âge, ibid.*, pp. 230-239) propose de nombreuses corrections au texte souvent défectueux du *corpus* publié en 1931 sous la direction de M. Gust. Cohen¹ et ajoute de nouvelles réminiscences d'auteurs classiques, d'Ovide notamment, à celles qu'il avait relevées dans une étude antérieure.

M. Aebischer ayant résumé lui-même sa communication : *Les dénominations des « céréales », du « blé » et du « froment » d'après les données du latin médiéval. Étude de stratigraphie linguistique* du Congrès de Philologie moderne réuni à Liège à l'occasion du LX^e anniversaire des sections de Philologie germanique et de Philologie romane (*Essais de Philologie moderne*, 1951, Paris, les Belles-Lettres, 1953 = *Bibliothèque de la Faculté de Ph^e et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. CXXIX), nous ne pouvons mieux faire que de citer ses propres termes :

« Des mots qui en latin classique désignent le « froment », le latin vulgaire n'a pratiquement conservé que *triticum*, plus *siligo* dans une zone très réduite. Des termes qui en latin classique ont la valeur de « céréales », le latin vulgaire n'a rien gardé du tout. Il a préféré innover, chacune des grandes régions de la Romania se singularisant : l'Italie choisissant *granum*, la Gaule *annona*, l'Ibérie fabriquant *cibaria*. Termes qui n'ont qu'une caractéristique commune : que ce sont des mots à sens très général, et dont le domaine sémantique a été réduit. Puis viennent les nouveautés de la France du nord qui, vers la même époque, soit vers l'an 800 à peu près, lance sur le marché *bladum* « céréales, blé »

1. Il ne semble pas avoir eu connaissance, au moment où il écrivait son article, de l'édition du *De Babione, poème comique du XII^e siècle* due à M. Edmond Faral, Paris, Champion, 1948 (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sc. historiques et philologiques*, fasc. 293) que son Index verborum recommande particulièrement aux lexicographes.

mais aussi (cf. pp. 84/85) « récolte, produit du sol », dans le Polyp-tyque d'Irminon notamment, dont Du Cange rend *bladum* dans les passages considérés par *messio*

et *frumentum* « froment », dont le succès s'affirme, non seulement dans toute la Gaule romane, mais dans une partie de l'Italie, où cependant *granum* tient bon tandis que *triticum* expire, et en Catalogne, où les circonstances historiques ont fait se rencontrer, et se combattre, tant les mots du latin d'Espagne que ceux du latin de Gaule ».

Ajoutons que, à propos de *blava*, M. Aeb. a rectifié et complété ici (pp. 90-92) les idées qu'il avait naguère exposées (*Matériaux tirés des chartes médiévales d'Italie pour l'étude du type blava*) dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, LXIII (1943), pp. 392-403¹.

Dans les *Essais de philologie moderne* (1951) encore (pp. 189-199), M. Johannes Hubschmid (*Afr. « cuivre » — dt. « Köcher », eine Wortfamilie hunnischen Ursprungs*) s'attache à l'histoire des dénominations anciennes du carquois, représentées en latin médiéval par *cucurum* (*Capitulare de villis*), par *cucura* (1090, dans un texte d'origine dalmate) et par *cupra* (*faretra, theca sagittarum, id est —*) dans les Gloses de Reichenau. Nous n'avons pas à suivre ici M. H. dans ses recherches qui l'ont amené à retrouver l'origine des formes germaniques ainsi que du moyen-grec *κούκουρον* du côté des hordes de nomades cavaliers de l'Asie centrale. Notons simplement, à propos de carquois (afr. *tarchois, turquois*), qui a également des origines orientales (mais c'est au persan qu'il nous faut remonter, cette fois), la forme médiolatine sous laquelle il apparaît dans un texte de 1238 : *carcaxium* (*Atti della Soc. ligure di storia patria*, 65, 8).

De la thèse de M. Jacques Bugnon : *Les Villes de franchises au Pays de Vaud (1144-1350)*, *Introduction à l'Histoire des Institutions urbaines vaudoises* (Lausanne, Librairie de l'Université, 1952) nous retiendrons les pages (45 sqq.) où il étudie le mot *villa* dans les sources de l'histoire vaudoise, et celles (82-86) où il se livre à une étude de terminologie urbaine où sont examinés les mots *communia*; *villa* employé seul ou accompagné d'une épithète : *libera, franca, nova*, et, dès 1285, *bona*; *civitas* (ville épiscopale, bien qu'on le trouve employé dans une charte de 1224 pour désigner le bourg de Lausanne; cf. p. 47); *villagium* (pas avant le XIV^e siècle); *burgum* et *castrum*, qui « ne deviennent

1. Signalons également à nos lecteurs l'étude que M. Aebischer a donnée sur *Les termes qui rendent l'idée de « blé » et les idées affines dans le latin médiéval d'Italie. Étude de stratigraphie linguistique* dans les *Mélanges de Linguistique et de Littérature romanes offerts à Mario Roques*, Paris, 1952 (t. III, pp. 1-17).

synonymes que lorsque le bourg s'entoure de fortifications. Auparavant et pendant tout le XIII^e siècle, *castrum* désigne soit une forteresse ou un château, soit l'ensemble formé par la forteresse et le bourg ; *burgum* s'entend de l'agglomération qui se développe à l'abri de la forteresse ou du château ».

Bien que l'intérêt du savant travail de M. P. Gorissen : *Sigeberti Gemblacensis Chronographiae Auctarium Affligemense*, Bruxelles, Palais des Académies, 1952 (= *Verhand. v. d. Kon. Vl. Academie voor Wetenschappen, Letteren en schone Kunsten van België*, Klasse der Letteren, Verhandeling n^o 15) soit avant tout historique, il n'est pas indifférent pour nous de savoir que ce texte est l'œuvre d'un auteur unique : Gisebert II, abbé d'Eename qui, après avoir passé ses années de formation à Lobbes (ou dans le prieuré de Saint-Erme qui en dépendait), était passé à Affligem (1131-1164), et qui devait achever sa carrière sous l'habit cistercien. Et comme au moyen âge aussi, en dépit des traités et des *artes*, le style est de l'homme même, M. G. n'omet pas l'étude stylistique de l'*Auctarium*, qui révèle un écrivain ayant sa personnalité et réagissant, par exemple, contre l'engouement qu'Affligem manifestait pour la prose rimée. Vient enfin l'édition, qui comporte des extraits de la version d'Affligem de la *Chronographia* de Sigebert (ann. 438-1148), et l'édition complète de l'*Auctarium* (ann. 1149-1164) : c'est évidemment à ce texte fort soigneusement établi qu'il conviendra désormais de se référer.

Parmi les divers aspects de la personnalité et de l'œuvre de saint Bernard que la célébration du septième centenaire du grand réformateur a donné l'occasion de considérer à nouveau, de mieux comprendre et de mieux admirer, le génie de l'écrivain n'a pas été oublié. Les éditeurs du *Sint Bernardus* publié à Utrecht et à Anvers en 1953 ont confié à M^{lle} Christine Mohrmann le chapitre *Taal en Stijl van Sint Bernardus* (pp. 105-121) : nul mieux que la savante spécialiste du latin chrétien n'était qualifiée pour parler de la langue et du style d'un prosateur nourri de la Bible et des Pères. Mais à côté de ce qu'il tenait de la tradition, elle n'a pas manqué de souligner ce qu'il devait à son tempérament personnel : ainsi la prédominance de l'élément affectif sur l'élément intellectuel ; elle se manifeste par sa prédilection pour la parataxe, par le jeu des parallèles et des antithèses ; et la terminologie traditionnelle, soumise en quelque sorte à un éclairage nouveau, sert de support à une pensée profondément originale. Saint Bernard apparaît donc à la fois comme le dernier des Pères, et comme un écrivain moderne, exprimant l'esprit de son époque ; on comprend

que M^{lle} M. n'hésite pas, en conclusion, à l'appeler le premier grand écrivain français.

Signalons enfin, de M^{lle} Mohrmann également, et bien qu'elles appartiennent au domaine du latin chrétien plutôt qu'à celui du latin médiéval, une étude sur l'*Histoire de Praefari-Praefatio (Vigiliae Christianae*, VII, jan. 1953, pp. 1-15), et *Epiphania*, histoire d'un mot qui nous mène d'Homère et d'Hérodote jusqu'aux Trois Rois honorés à Cologne à partir de 1164 ! M^{lle} M. n'aurait pu mieux choisir le sujet de sa leçon inaugurale à l'Université de Nimègue, où son enseignement réunit grec chrétien, latin chrétien, latin vulgaire et latin médiéval.

M. HÉLIN.